

JOSEPH JOUBERT

CARNETS

AVANT-PROPOS DE
JEAN-PAUL CORSETTI

PRÉFACES DE
Mme ANDRÉ BEAUNIER
ET DE M. ANDRÉ BELLESSORT



nrf

GALLIMARD

AVANT-PROPOS

ÉLOGE DU FRAGMENT

« *J'écris mélancoliquement, toujours mélancoliquement.* »

SAMUEL TAYLOR COLERIDGE

« *Quand je luis... je me consume.* »

JOSEPH JOUBERT

Joseph Joubert a souhaité vivre dans une ombre discrète, à l'abri du tumulte, laissant à d'autres le soin de courtiser la postérité. Comme son aîné Valentin Jamerey-Duval, que seule sa relation avec Rousseau sauve encore de l'oubli, il aurait pu faire sien cet aveu : « J'ai toujours cru que pour mieux se connaître soi-même, il fallait éviter d'être trop connu des autres. » Il fut cependant l'ami et le confident de plusieurs célébrités parmi lesquelles il convient de citer Diderot — auprès duquel il projeta, en bon disciple, un essai demeuré inachevé sur la *Bienveillance Universelle*¹, Fontanes qui, devenu Grand Maître de l'Université Impériale, lui confiera alors la charge d'Inspecteur, Restif de la Bretonne, ou encore Chateaubriand à qui il prodiguera de précieux conseils pour la rédaction du *Génie du Christianisme*. L'auteur de *René* lui rendra à plusieurs reprises hommage, notamment dans son *Essai sur la littérature anglaise* et ses *Mémoires d'outre-tombe*, avant de colliger le premier florilège de

1. Concernant cet essai, on consultera les ouvrages d'André Beaunier, *La Jeunesse de Joseph Joubert*, P., Librairie Académique Perrin et Cie, 1918, et de Rémy Tessonneau, *Joseph Joubert éducateur*, P., Plon, 1944. Les brouillons de ce texte (Archives de Lander) ont été publiés par A. Beaunier au début des *Carnets*, aux dates conjecturales de 1779-1783. On consultera aussi avec profit la thèse de Norbert Alcer, *Studien zu Joseph Joubert. Mit bisher unveröffentlichten Schriften*, Bonn, Freie Univ. Berlin, 1980.

ses « pensées » qu'il éditera en 1838¹. De ces liens tissés sur près d'un demi-siècle, il subsiste la trace en pointillés d'une copieuse correspondance, en partie seulement retrouvée et publiée², à travers laquelle, dans le clair-obscur de la chronique intime, se profilent les silhouettes de Pauline de Beaumont, de Madame de Vintimille, de Mademoiselle de Chastenay ou de Madame Guitaut. De l'homme, on ne possède qu'un dessin attribué à Sophie Joubert, esquisse dont Vogt et Massard tireront leurs lithographies. Son passeport, établi à la date du 29 novembre 1822, avec le laconisme propre aux pièces administratives, nous le décrit ainsi : « Âgé de 67 ans, taille d'un mètre quatre-vingts centimètres, cheveux (néant), front haut, sourcils châains, yeux bruns, nez long, bouche moyenne, barbe châaine, menton rond, visage ovale, teint ordinaire. Signes particuliers : portant perruque³. »

À l'origine, l'œuvre consiste en deux cent cinq carnets, auxquels s'ajoutent quelques liasses de feuillets épars et de brouillons ou notes de lecture, que Paul de Raynal fit relier et qu'il publia en 1842 chez C. Gosselin. Cette première édition mise dans le commerce, quoique incomplète et présentée sous une forme thématique, était précédée d'une notice biobibliographique et possédait de surcroît l'avantage de donner à lire un choix de lettres. D'autres éditions suivront, notamment celle conçue en 1850 par Arnaud Joubert, dotée d'un avant-propos de l'éditeur et augmentée, puis celle de 1862, établie par Louis de Raynal et

1. Voir l'article exhaustif de Rémy Tessonneau, *Connaissance de Joubert*, in *Actes du colloque J. Joubert*, Villeneuve-sur-Yonne, 31 mai, 1^{er} et 2 juin 1985, ouvrage publié par la Société d'Histoire et d'Archéologie du canton de Villeneuve-sur-Yonne, « Les Amis du Vieux Villeneuve », avec le concours de la Société des Amis de Joseph Joubert, 1986.

2. La correspondance complète de Joubert n'a pas encore fait l'objet d'une édition, bien que Rémy Tessonneau soit actuellement en possession d'un dossier substantiel dans lequel la majeure partie des lettres a été colligée. La plupart des volumes suivants sont aujourd'hui épuisés, qui contiennent l'essentiel de cette correspondance : *Pensées, Essais et maximes de Joseph Joubert, suivis de lettres à ses amis et précédés d'une notice sur sa vie, son caractère et ses travaux*, P., Gosselin, 2 vol., 1842 ; une seconde édition remaniée et augmentée paraîtra en 1850, établie par Arnaud Joubert, aux éditions Le Normant, puis une troisième, à nouveau enrichie, établie par Louis de Raynal, en 1862, aux éditions Didier. Plusieurs volumes ont été ensuite consacrés exclusivement à la correspondance de Joubert : Paul de Raynal, *Les Correspondants de Joseph Joubert*, P., Calmann Lévy, 1883 ; André Beaunier, *Lettres à Mme de Vintimille*, P., Devambez, coll. « Au Masque d'Or », 1921 ; H. Peyre de Bétouzet, *Correspondance, lettres choisies de Joubert*, P., Hâtier, 1932 ; Rémy Tessonneau, *Correspondance de Fontanes et de Joubert*, P., Plon, 1943 ; *Lettres à Pauline de Beaumont et à Louise de Vintimille*, Quimper, éd. Calligrammes, 1984. Enfin, on trouvera des lettres publiées pour la première fois dans les essais de G. Pailhès, *Du Nouveau sur Joubert*, P., Garnier Frères, 1900, et Rémy Tessonneau, *Joubert éducateur*, *op. cit.*, ainsi que dans diverses revues ou catalogues de librairie. Signalons pour conclure l'article de Pierre Riberette, « Chateaubriand et les frères Joubert d'après leur correspondance retrouvée », in *Actes du colloque Joseph Joubert*, (1985), *op. cit.*

3. *Joseph Joubert (1754-1824)*. Exposition organisée pour le 200^e anniversaire de sa naissance, *Bibliothèque Nationale*, 1954, n^{os} 60 et 61, p. 14-15.

pourvue d'un supplément épistolaire¹. Les publications ultérieures reproduiront le plus souvent cette dernière édition, jusqu'à ce qu'André Beaunier, en 1938, offre au public l'édition quasi intégrale des *Carnets* de J. Joubert, aujourd'hui reproduite par le même éditeur. En marge de cette somme diarique, ont été publiés divers textes ayant paru à l'époque ou bien inédits, regroupés sous le titre générique d'« essais² ».

Sainte-Beuve a consacré plusieurs pages à Joubert, notamment dans ses *Causeries du lundi*, son *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*, et sa série de *Portraits*. Sous sa plume on trouve par exemple cette phrase : « La vie de M. Joubert compte moins par les faits que par les idées », et, un peu plus loin dans le *Portrait littéraire* qu'il lui consacre : « Nul livre, en résumé, ne couronnerait mieux que celui de M. Joubert cette série française, ouverte aux *Maximes* de La Rochefoucauld, continuée par Pascal, La Bruyère, Vauvenargues, et qui se rejoint par cent détours, à Montaigne³. » Le ton était donné, et il devait perdurer dans la plupart des ouvrages consacrés à Joubert. Digne émule de la tradition des moralistes classiques, ce dernier occuperait dès lors la place qui sied au scribe patient, à l'observateur attentif et à l'ami reclus, sorte de pythie provinciale, « horticulteur », selon le mot d'Amiel, confidant dévoué des plus grands et... écrivain « sans livre ». Maurice Blanchot, en 1959, fera certes écho à Sainte-Beuve en évoquant un « auteur sans livre, écrivain sans écrit », mais il s'en démarquera surtout en ajoutant : « Joubert n'est ni Chamfort, ni Vauvenargues, ni La Rochefoucauld. Il ne fait pas des bons mots avec de courtes pensées⁴. » De fait, l'image qui avait souvent prévalu au siècle dernier devait peu à peu se modifier et s'affiner. Les *Pensées* n'étaient plus réductibles à un recueil de maximes ou d'adages moraux produits par un dilettante et un psychologue du goût. Elles constituaient aussi un « journal » aux multiples entrées, un espace-temps de réflexion engagé dans une Histoire et où, sous l'apparente préciosité de la forme, se révélait

1. Se reporter à la note 3 de la page 8 et consulter, pour les éditions successives de Joubert, l'ouvrage de Rémy Tessonneau, *Joubert éducateur*, op. cit., ainsi que ses articles, « Chateaubriand éditeur de Fontanes et de Joubert », in *R.H.L.F.*, mai-juin 1976, p. 433-442, et « Connaissance de Joubert », art. cit.

2. Voir Joseph Joubert, *Essais 1779-1821*. Édition intégrale et critique de textes en partie inédits recueillis et présentés par Rémy Tessonneau, P., A. G. Nizet, 1983, et Norbert Alcer, *Studien zu Joseph Joubert*, op. cit.; consulter aussi, sur le sujet, G. Pailhès, *Du Nouveau sur Joubert*, op. cit., André Beaunier, *Joseph Joubert et la Révolution*, P., Librairie Académique Perrin et Cie, 1918, et, plus récemment, l'étude de David Kinloch, « The Art of the missing postscript : some unpublished manuscripts of Joseph Joubert », in *Nottingham French Studies*, vol. 24, n° 2, 1985, p. 12-26.

3. Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, P., Librairie Garnier Frères, nouvelle édition revue et corrigée, 1926, tome II, p. 310 et p. 325.

4. Maurice Blanchot, « Joubert et l'espace », in *Le Livre à venir*, P., éd. Gallimard, 1959. Rééd., 1971, coll. « Idées », p. 77. Cette étude a d'abord paru sous le titre « Joubert », in *La Nouvelle Revue Française*, XXXVI, 1^{er} décembre 1955.

un réel regard, une véritable *pensée*. G. Pailhès fut le premier, en 1900, à contester assertions fallacieuses, « commérages » et idées reçues. *Du Nouveau sur Joubert*¹ procédait à une enquête sérieuse sur les documents publiés ou épistolaires, et ouvrait ainsi la voie, malgré certains préjugés de lecture, à une nouvelle visitation de l'œuvre. Par la suite, les travaux philologiques, historiographiques et éditoriaux d'André Beaunier² puis de Rémy Tesson³ furent précurseurs. La mise à jour rigoureuse d'un matériau inédit, restitué au plus près des manuscrits originaux, ainsi que la prospection biographique pouvaient favoriser les recherches en matière d'histoire littéraire et d'exégèse. Dans les années cinquante, l'analyse des écrits de Joubert, souvent limitée au principe tacitement admis comme prioritaire par nombre de commentateurs du XIX^e siècle — à savoir que « C'est l'homme, en effet, qui rend si attachante la lecture des pensées⁴ » —, allait progressivement s'inscrire dans différents débats, tout en inspirant la critique moderne⁵. Non seulement Joubert devait être entendu comme un écrivain à part entière, au-delà de cette ambrosie morale distillée avec parcimonie par quelques bons esprits, mais aussi comme quelqu'un ayant « fait de l'équivoque une catégorie intellectuelle⁶ », à l'époque même de tous les avènements, de toutes les promesses. Il était désormais nécessaire de situer la rédaction des *Carnets* dans le contexte préromantique et révolutionnaire, dans le rapport qu'ils instaurent avec les Lumières, le complexe faisceau de la spiritualité au tournant du siècle, les idéologies promues par ce que Jean Starobinski a appelé les *Emblèmes de la Raison*⁷, ou encore de les déchiffrer en miroir de ce *Sacre de l'écrivain* dont Paul Bénichou a retracé l'évolution⁸. De plus, la genèse des cahiers de Joubert gagnait ainsi à être appréhendée comme l'expression d'un désir⁹, à travers l'expérience de la « distance intérieure » dont a si bien parlé G. Poulet¹⁰, ainsi que

1. *Op. cit.* Au sujet de certains essais et articles attribués par Pailhès à Joubert, une controverse s'engagea, notamment animée par André Beaunier (voir son livre *Joubert et la Révolution, op. cit.*, p. 70 et sq.). Voir aussi Norbert Alcer, *op. cit.*

2. Voir la bibliographie établie par Rémy Tesson à la fin de sa thèse, *Joubert éducateur, op. cit.*

3. *Ibid.*

4. Abbé J.-P. Condamine, *Essai sur les pensées de J. Joubert*. Thèse pour le Doctorat, Faculté des Lettres de Lyon, P., Didier et Cie, 1877, p. 242.

5. On se reportera à notre bibliographie, *infra*.

6. Roland Garcin, « Joubert ou la rhétorique efficace », in *Critique*, n^o 86-87, juillet-août 1954, p. 596.

7. Éd. Flammarion, 1976, rééd. 1979.

8. Éd. José Corti, 1985.

9. Voir mon étude : « Joseph Joubert homme de désir », conférence prononcée le 10 février 1989 dans le cadre de la Société des Amis de Louis-Claude de Saint-Martin, à l'EPHE, in *Cahiers de Saint-Martin*, vol. VIII, 1/1990.

10. Georges Poulet, « Joubert », in *Études sur le temps humain. La distance intérieure*, P., Plon, 1952. Cette étude a d'abord paru sous le titre « Espace et temps chez Joubert », in *La Table Ronde*, XXXIX, Paris, 1951.

de ce temps propre à l'écriture de l'être intime où les mots deviennent « gouttes de lumières », subtiles frontières entre le visible et l'invisible, le vécu et le rêvé, le plein et le vide. Entre l'effroi pascalien devant le silence infini de l'espace, et le vertige des abîmes entrouverts par le coup de dés de Mallarmé¹, Joubert aura écrit un livre tout empreint de cette rhétorique du moindre, en ce lieu de salutaire mélancolie qui ne renvoie l'œuvre qu'à elle-même. Îlot singulier dans la production de l'époque, cette œuvre revêt un caractère original en raison même de ses insoupçonnables prémonitions (« Ils chantèrent fort bien ; mais ils parurent tous inspirés par les Piérides. Voltaire célébra les maux de la religion ; Jean-Jacques, les crimes de la société ; Buffon, le pouvoir du mouvement et de l'espace, le chaos ; Montesquieu fit de la législation une machine. Et leurs imitateurs, — *l'an 2000, les ruines, la morale physiologique*² »), comme de ses non moins surprenantes ellipses (« Tenir à Dieu, par quelque bout que ce puisse être³ »). Elle se tient en équilibre sur près de cinquante ans précisément grâce à la paradoxale instabilité qui la hante, et que pourtant elle reconnaît pour sienne, insufflant à la chronique quotidienne d'une âme la pérennité tranquille du désenchantement. Dans le même temps, et à la manière de Coleridge cherchant à dégager les « pensées » du *penser*⁴, ou rêvant encore à la somme improbable de sa *Biographia Literaria*, des *Blüthenstaub* de Novalis — conscient de produire, comme Joubert, des « semences littéraires⁵ » dont seulement quelques-unes pousseront⁶, l'écrivain réduisait l'écart entre la figure souveraine de l'Homme de Lettres telle que l'Encyclopédie l'avait exaltée, et le

1. Voir Maurice Blanchot, « Joubert et Mallarmé », in N.R.F., n° 3, janvier 1956.

2. Toutes les citations de Joubert renvoient aux *Carnets*, sauf mention contraire. C'est moi qui souligne.

3. En ce qui concerne les éditions thématiques des pensées de Joubert, on pourra se reporter aux deux éditions suivantes : *Pensées et Lettres*. Textes choisis par Raymond Dumay et Maurice Andrieux, P., Grasset, 1954, et : *Pensées, jugements et notations (1774-1824)*. Édition de Rémy Tessonneau, P., José Corti, 1989.

4. Samuel Taylor Coleridge, *Carnets*. Traduit par Pierre Leyris, préface de Pierre Pachet, P., Belin, coll. « Littérature et politique », 1987, p. 69 : « (...) — Je n'avais jamais vu pareil quintessence du *Penser* en tant que pur acte, pure énergie, du *Penser* en tant que distinct des *pensées*. » Pour ce qui concerne le rapprochement de Joubert avec Coleridge on se reportera aux études suivantes : Matthew Arnold, « Joubert, or, A French Coleridge », in *The National Review*, 18, January 1864 ; Patricia A. Ward, *Joseph Joubert and the critical tradition*, Genève, Droz, 1980, et, du même auteur : « L'Image à l'étranger de Joubert comme préromantique », in *Actes du colloque Joseph Joubert*, (1985), *op. cit.*

5. Novalis, *Œuvres complètes*. Édition établie, traduite et présentée par Armel Guerne, P., Gallimard, coll. « Du Monde Entier », 1975, tome 1, p. 378 : « L'art d'écrire des livres n'est point encore inventé. Mais il est sur le point de l'être. Des fragments de ce genre-ci sont des semences littéraires : il se peut, certes, qu'il y ait dans leur nombre beaucoup de grains stériles, mais qu'importe, s'il y en a seulement quelques-unes qui poussent ! »

6. Joubert écrit, en effet : « Je suis propre à semer, mais non à bâtir et à fonder. »

sujet écrivain. Il dévoilait du même coup les « dessous » de l'œuvre sans cesse différée, sa nature fragmentaire profonde, ce *négligeable* abandon sans lequel elle ne serait qu'adhérence malade au jour et à ses modes, objet mort-né de l'Histoire. C'est très vraisemblablement en réaction avec la pléthorique floraison des livres censés changer l'homme et la société que Joubert a choisi le quasi-anonymat de journal intime et de la vie intérieure de la pensée, opposant au « penser » officiel le travail journalier de l'abeille butineuse (« Désir d'être oiseau, d'être abeille »), et l'œuvre-chrysalide. Cependant, le sol dans lequel elle s'enracine, fût-il simplement biographique ou encore, au sens le plus large, philosophique, présente dans l'œuvre ses différents reliefs. Le *nullus dies sine linea* revendiqué par Mercier pour rédiger son autobiographie intellectuelle¹ laisse entrevoir, dans les *Carnets*, un paysage littéraire où se confondent tous les aspects de l'actualité. Joubert ausculte le présent, s'y engage à sa manière — *via obliqua*, et ne le mésestime nullement. Son journal constitue, de ce point de vue, un témoignage essentiel, notamment sur la conscience de l'écrivain en une époque de turbulences et de violences, sur un certain imaginaire de surcroît, révélateur à plus d'un titre de ce qui se jouait alors dans le grand théâtre de l'Europe. Ce qui distingue Joubert de ses contemporains, auteurs d'écrits intimes, tient dans la parfaite adéquation des méandres du temps personnel et du polymorphisme de l'écriture elle-même, laquelle rompt avec les modèles traditionnels qui, de Rousseau à Chateaubriand, devaient imposer les lois du genre. Or, cette rupture entraînait une autre, liée à ce qu'on nomme l'autobiographie. Ainsi, le journal tenu par Joubert n'a pas pour objet d'éclairer une œuvre achevée ou publiée. Il se suffit à lui-même et diffère en ce sens du *Zibaldone* léopardien, des *Carnets* de Coleridge et autres « fragments » ou « confessions », « Mémoires » rédigés à la même époque. Nous sommes donc contraints d'apprécier les « dessous » que j'évoquais plus haut comme un absolu germinal, une totalité vissée sur elle-même, traduisant et révélant malgré tout un état particulier, et pour ainsi dire unique, du fragment comme vœu et présence de l'œuvre.

De cette qualité d'être de l'œuvre découle celle du moi qui la produit, qualité audacieuse puisqu'elle postule « cette dignité humaine conquise sur le temps² ».

1. Louis Sébastien Mercier, *Mon Bonnet de nuit*, Neuchâtel et se vend à Versailles, 1784. Il sera intéressant de comparer ce texte avec les autobiographies de Restif de la Bretonne et de Nodier, par exemple. De ce point de vue, on consultera avec profit la succincte bibliographie sur « L'écrit intime » contenue dans l'ouvrage collectif de Michel Delon, Robert Mauzi et Sylvain Menant, *De l'Encyclopédie aux Méditations*, P., Arthaud, 1984, ainsi que : *Poétique*, n° 63-1985 ; *Diogène*, n° 139-1987 ; et *Revue des Sciences Humaines de Lille*, n° 4-1991.

2. Marc Fumaroli, « Des Vies à la biographie : le crépuscule du Parnasse », in *Diogène*, Gallimard, n° 139-1987, p. 24.

Une secrète *sympathie* agit dans le texte et unit l'œuvre à celui qui l'écrit. Joubert pense simultanément l'écriture et son sujet, le temps et l'espace dans lesquels ils sont enveloppés. Ainsi, le 14 janvier 1808 : « Je suis comme Montaigne *impropre au discours continu* », phrase qui rappelle l'intuitive allusion du 25 octobre 1798 : « L'homme laisse le temps se perdre, mais il n'est point d'instant perdu. » Ce seront donc bien des *instantanés* que livrent les *Carnets*, en parfaite harmonie avec la discontinuité du discours qui les porte. Quant à l'espace qu'il s'agit d'habiter, il défie toute velléité de système, comme le laisse entendre Joubert quand il note : « Je suis propre à semer, mais non à bâtir ou à fonder. » Les pensées consignées dans le *diarium* des *Carnets* ne visent pas à édifier un quelconque système, mais nous apparaissent plutôt comme une suite presque musicale de microcosmes en devenir, ouverts sur une spéculation plus vaste, et susceptibles de libérer ce que l'auteur nomme ses « rayons ». Leur apesanteur, ainsi que le lien fluide qui les tient, ne se soudent pas au monde, ni même au « Livre », mais glissent sur eux, les survolent et l'éclairent. Lucides, en ce sens, seront le mot et la phrase, épiphanique l'idée parce qu'elle est précisément « reçue ». En guettant cette sorte de grâce, le discours s'éloigne de l'esprit et se rapproche de l'âme. Aussi s'explique la discontinuité de l'inspiration, se justifient la précarité de l'espace qu'elle embrasse et l'habitable temporel qu'elle occupe. Le style y gagnera en tempérance, en goût et en vérité, consommant dans le même spectre lumineux les couleurs de l'intelligence, de la mémoire et de l'imagination. Ce surprenant retour à l'unité par le biais du discontinu, du fragment et de la dissémination répond en partie à une certaine sensibilité de l'époque, telle qu'on la trouve par exemple dans l'ode de Schiller *Die Künstler*, ou encore telle que Goethe l'exprime en 1791, dans *Beiträge zur Optik*, lorsqu'il affirme que la couleur naît de la nécessaire polarité de l'ombre et de la lumière. À ce propos, Joubert semble appliquer ces théories à l'écriture. « Ne durcissons pas la lumière, ne la solidifions pas », pose-t-il, car ce serait la réduire à une artificielle clarté, celle qu'il dénonce ailleurs : « Clarté d'un livre. Il y a des idées qui paraissent claires (...) et qui cessent de l'être quand on veut s'en ressouvenir. C'est qu'elles ne sont pas en harmonie avec les clartés de notre esprit. Elles ne sont que des clartés individuelles d'une vérité phantastique. C'est la lumière d'un tableau, une lumière feinte et peinte, une lumière artificielle » (24 octobre 1813). L'œuvre ne devra pas céder à la tentation du monolithe, à l'illusion de l'achèvement. La relativité de ces pensées « rayonnantes », de ces « gouttes lumineuses », provient de la raison paradoxale dont elles émanent, centre à la fois aérien et résistant, à mi-chemin entre l'esprit de finesse et l'esprit de géométrie. Elles s'originent de ce foyer, ombre lui-

même d'une lumière encore plus intense, et tentent de retourner à lui afin de reconquérir l'unité perdue, ce qui n'est autre que cette « âme » qu'invoque l'écrivain. Mais pour y parvenir, celui-ci sait que l'on doit « avouer ses ténèbres », faire l'épreuve de l'obscurité et de la discontinuité, voire du manque. Plusieurs aphorismes attestent cette conscience irréductible de la perte et de la scissiparité, ainsi : « J'aime à voir deux vérités à la fois », ou : « La moitié de moi se moque de l'autre. » À l'époque où il travaillait au projet de l'essai sur la *Bienveillance Universelle*, Joubert avait déjà pressenti cela et transcrit une sorte d'ébauche de testament à cet effet : « Si je meurs et que je laisse quelques pensées éparses sur des objets importants, je conjure au nom de l'humanité ceux qui s'en verront les dépositaires de ne rien supprimer de tout ce qui paraîtra s'éloigner des idées reçues. Je n'aimai pendant ma vie que la vérité. J'ai lieu de penser que je l'ai vue sur bien de grands objets. Peut-être un de ces (mots ?) que j'aurai jeté à la hâte (...). » En conséquence deux forces sont à l'œuvre dans le processus de réflexion et l'écriture des *Carnets*, quel que soit le sujet abordé. Ce sont elles qui structurent le point de vue autour duquel s'organise le discours discontinu. Au préalable, Joubert a posé la condition d'un module spatio-temporel défini comme suit : « Quand ? Dites-vous. Je vous réponds : quand j'aurai circonscrit ma sphère. » La métaphore est explicite et elle annonce les deux forces dont l'écriture sera investie. La première est une force d'expansion qui conduit la pensée à se fragmenter, à s'éparpiller et à s'éloigner de ce centre qui serait *évidence*, pur espace de lumière et quiète illumination : « Pour arriver aux régions de lumière, il faut passer par les nuages. » Dans ce mouvement, la réflexion se consume ou s'égaré. La seconde force est centripète et elle tend à se rapprocher du centre. Elle procède par rétention et épuration, elle concentre. Après l'expérience des *germes*, des *gouttes*, des *évaporations* et des *pellicules*, il s'agit à présent de travailler à la reconquête de l'unité. En effet, écrit Joubert, « la véritable profondeur vient des idées concentrées », puis il ajoute : « Nos idées, comme nos peintures, se composent d'ombres et de clartés, d'obscurités et de lumières. » L'attraction naturelle du vrai ne doit pas voiler la réalité et céder le pas à l'illusion qui la menace. Il faut en passer inéluctablement par l'épreuve de la ténèbre ou de la « nue » afin que se produise l'éradication patiente de la pensée. La dissémination précède le retour vers le centre, c'est-à-dire vers le *repos*¹, le vide. L'erreur même est nécessaire, ainsi que les passions, pour prétendre isoler la profondeur de l'abstraction, et distinguer la vraisemblance de la vérité. Joubert sait que toute construction de l'intelligence est,

1. Voir Maurice Blanchot, « Joubert et l'espace », art. cit., in *Le Livre à venir*, 1971 éd. cit., p. 96.

pour emprunter l'image du poète Giuseppe Battista, « mobile prisonnier du vent ». Seule l'âme est centre. Ainsi, « l'esprit est atmosphère de l'âme », circonférence nébuleuse qu'il faut parcourir et connaître. L'âme est tout, elle est « l'homme tout entier ». Le dessein des *Carnets* ne serait-il pas plus audacieux que ce que l'on a prétendu ? N'y aurait-il pas, dans ce labeur quotidien d'une vie dérobée à la postérité, l'empreinte d'un rêve, un peu de cette langue « de l'âme pour l'âme » que voulut imaginer un demi-siècle plus tard le poète des *Illuminations* ? Repliement paradoxal, à nouveau, que cette œuvre involutive et cependant éblouissante qui se ruine en s'édifiant, s'humanise à force d'âme, et se porte enfin au centre en cheminant de cercle en cercle : « Pour descendre en nous-même il faut d'abord nous élever. » C'est sans doute de ce point de vue qu'il faut entendre cette pensée de 1815 : « Tourmenté par la maudite ambition de mettre toujours tout un livre dans une page, toute une page dans une phrase et cette phrase dans un mot. C'est moi. » Joubert, en exhumant de la chronique autobiographique un principe d'unité que l'on ne peut, par ailleurs, confondre avec l'écriture du moraliste classique, se situe dans l'esprit du relativisme propre au XVIII^e siècle finissant. L'image toute platonicienne du cercle est à ce titre significative. La mise en perspective que ne cesse de reconduire l'œuvre discontinue délimite une circonférence mobile et variable à l'infini — à l'image de la cosmographie newtonienne —, et pose néanmoins la présence d'un centre immuable dans lequel se reconnaissent l'infiniment petit et l'infiniment grand : « Le soleil peint dans une goutte de rosée. » En ce sens, Joubert ne fait que répondre au souhait émis par Montesquieu, lequel disait que notre âme veut « pour ainsi dire, étendre la sphère de sa présence¹ ». L'auteur des *Carnets* tire son particularisme d'une pensée en action, d'une certaine pratique de l'écriture asymptotique qui, plutôt que de se sédentariser dans un système, un *opus*, se présente plus volontiers comme un espace vacant que viendraient occuper des instants de lucidité, des *germes* de centre. Elle ressortit ainsi à cette conception de la vérité énoncée par Georges Poulet : « La vérité consiste en une série de points de vue, et le point de vue suprême, le seul qui puisse embrasser le cosmos, est le point de vue de Dieu. Ce qui n'empêche pas que tous les points de vue soient vrais, et que tous les lieux et moments soient le centre d'un cercle qui enveloppe quelque part de la vérité. Ainsi le relativisme est une doctrine de grande élasticité². »

1. Voir Montesquieu, *Essai sur le goût* (1758), in *Œuvres complètes*, publiées sous la direction de M. André Masson, P., Nagel, 1950-1955, 3 vol. On consultera aussi, sous cet angle, Montesquieu, *Pensées. Le Spicilège*. Édition établie par Louis Desgraves, P., Laffont, coll. « Bouquins », 1991.

2. Georges Poulet, *Les Métamorphoses du cercle*, P., Plon, 1961. Réédition Flammarion, coll. « Champs », 1979, p. 133.

Œuvre déambulatoire, les « Pensées » imposent donc une lecture en mouvement qui ne soit prisonnière d'aucun mode opératoire. Elle exige simultanément ce recours à une forme de docilité qui ne soit pas soumission au livre, mais dégagement par rapport à celui-ci, comme s'il s'agissait de suivre la courbe d'une vie à travers son miroir. De ce fait, on ne peut que souscrire au jugement que porta sur Joubert Jules Barbey d'Aureville : « Ce littérateur amateur, qui ne fit point de littérature comme nous autres les faiseurs de livres, ce paresseux occupé, ce penseur pour la volupté pure de penser, cet écrivain qui, comme il l'a dit, et même comme il en a fait un précepte, attendait pour écrire un mot, que la goutte d'encre qui devait tomber de sa plume se changeât en goutte de lumière, ce sybarite de l'esprit qui passa sa vie à bien déplier ses feuilles de rose pour ne pas en trouver le repli qui l'aurait fait souffrir, fut une rareté dans la littérature française en ne voulant rien être du tout. Lui, le plus français des écrivains par la beauté de la langue et ses grâces, il n'avait pas la furie française, et même il eut la qualité anti-française qu'estimait le plus Henri Beyle, son antipode : quand il faisait ou écrivait quelque chose, il ne pensait pas au *voisin*¹. »

*

Les premiers essais de Joubert, entre 1779 et 1789, s'ancrent indiscutablement dans la constellation intellectuelle des Lumières. C'est, par exemple, à tort qu'André Beaunier écrivait à cette occasion : « Je ne crois pas que Diderot, tel que voilà, ait eu jamais, sur Joubert, une influence positive. Une influence négative, oui. Arrivant à Paris et vivant soudain près du philosophe, le jeune Joubert attrapa de lui l'incrédulité, quelque rationalisme et un certain cynisme de l'intelligence. Diderot le détacha ou, du moins, contribua singulièrement à le détacher de ses croyances, de ses coutumes. Si l'on veut, il le déniaisa : Diderot, pour un temps, ne laissa point à Joubert l'âme avec laquelle Joubert était né. Joubert, nous le verrons bientôt occupé à se refaire une âme vraie. Diderot l'aura secoué, l'aura excité, l'aura même embrouillé. Et Joubert ne lui gardera nulle reconnaissance². » Ce jugement apparaît outrageusement sévère puisque c'est précisément Diderot qui incita Joubert, dès 1779, à s'atteler à un ouvrage sur la *Bienveillance Universelle*, ainsi qu'en témoignent quelques notes datant de l'année 1804. Si le projet avorta — car la « matière manqua » —, il n'en demeure pas moins essentiel, d'une part pour situer Joubert

1. Jules Amédée Barbey d'Aureville, *Les Œuvres et les hommes*, P., Maison Quantin 1887, p. 188.

2. André Beaunier, *La Jeunesse de Joseph Joubert*, éd. cit., p. 113-114.

dans le contexte de la pensée prérévolutionnaire et, d'autre part, pour comprendre son évolution ultérieure. L'auteur des *Recherches philosophiques sur l'origine et la nature du beau*, tout comme Rousseau, a exercé sur l'écrivain une indéniable influence, quelles que soient les réserves ou critiques que ce dernier émettra par la suite sur l'*Encyclopédie* et ses artisans. Dans l'article intitulé « Encyclopédie » justement, Diderot définissait l'esprit qui animait la philosophie des Lumières, celui-là même de ces « hommes liés par l'intérêt général du genre humain et par un sentiment de bienveillance réciproque ». Il y affirmait ainsi l'unité de la connaissance et le rôle salvateur qu'elle devait jouer dans le progrès moral et matériel de l'humanité. La foi nouvelle en cette histoire naturelle de la pensée, et dans le progrès qui devait en découler, reposait sur l'idée que chacun des rameaux de la connaissance prenait souche sur un même arbre, que des réseaux de sympathie et d'analogies animaient la nature, permettant ainsi à l'esprit de mieux la comprendre, comme d'en faire l'expérience cognitive. En conséquence, Joubert ne pouvait qu'adhérer à la fameuse « unité matérielle de l'homme » de La Mettrie — qu'il cite en 1783 —, bien qu'il considérât sa recherche du bonheur comme une « Recherche folle ». En brisant l'étroite taxinomie de la pensée classique et en revendiquant le primat de la nature humaine, la philosophie des Lumières conquérait une liberté longtemps espérée et exaltait la figure prophétique de l'Homme de Lettres. C'est cela que le jeune Joubert apprend aux côtés de Diderot, une manière de dignité toute humaniste, mue par la tolérance et la raison. Il prit leçon sans pour autant se soumettre à la pensée du maître, et très tôt devait prendre ses distances, notamment par rapport à l'athéisme. Il partagea avec lui le culte de Socrate et, en partie du moins, sa conception de l'homme. On retrouve, dans les pages consacrées à la *Bienveillance Universelle*, des traces de sa physiologie et de son hédonisme. Plus d'une proposition recoupe les idées prônées par Diderot dans son article liminaire, ainsi celle-ci : « Quiconque éteint dans l'homme un sentiment de bienveillance le tue partiellement. » En somme, Joubert ne fut pas réellement un « disciple » du philosophe. Il apprit et retint de lui moins des idées qu'un *esprit*, *esprit* de libéralité dans le jugement, de sage scepticisme à l'égard des dogmes, et d'observation attentive des êtres et des choses. S'il devait plus tard s'éloigner de Diderot et condamner les Lumières, Joubert resterait pourtant marqué par l'idéal et la sensibilité de ce nouvel humanisme. Diderot l'a influencé dans ses goûts, comme dans sa vision de l'homme et de la société¹. Rejetant par la suite les excès de sa philosophie morale, de son naturalisme et de son

1. Voir Rémy Tessonneau, *Joubert éducateur*, éd. cit., p. 26 et sq.

matérialisme athée, Joubert n'entamera pas de réel débat avec lui, et demeurera discret quant à ces années d'apprentissage avec le maître d'œuvre de l'*Encyclopédie*. On trouve peu d'allusions à Diderot dans les *Carnets* ou la correspondance, exception faite de quelques rares notes qui se contentent de faire un sort à ses « lubies ».

En 1787, Joubert répertorie un ensemble de courtes synthèses ayant trait à divers systèmes philosophiques, parmi lesquels celui de Chaupy¹. Ces comptes rendus analytiques de lecture ressortissent à la méthode et à l'esprit prônés par les collaborateurs de l'*Encyclopédie*. L'hétérogénéité de cet ensemble, ainsi que la manière dont il est rédigé, laissent présager à maint égard la méthode des *Carnets*. Joubert lit, butine, juxtapose des idées et, ce faisant, mesure la relativité de tout discours philosophique « continu ». Il ne retient que l'essentiel, se contente de colliger des pensées sans les soumettre encore à l'esprit critique du commentateur. Cette collection de fragments annonce ainsi certains passages du journal relatifs à la mémoire, à la langue primitive et à la nature ontologique du langage, à la question théologique, ou bien encore au temps, à l'espace. Joubert se trouve alors à une période charnière, et dans un lieu de tension intellectuelle. Son scepticisme n'est point radical et il se laisse aisément captiver par les idées révolutionnaires préparées par les Lumières. Celles qui le retiennent surtout concernent la liberté et les vertus de l'égalitarisme — ce sont d'ailleurs elles qui conduisent Restif de la Bretonne, en 1785, puis François Marlin, en 1791, à l'accuser d'impiété et à condamner ses « idées bizarres² ». Le 20 mars 1789, Joubert notait : « La liberté politique pour un peuple consiste à se gouverner comme il veut, sa liberté religieuse à croire ce qu'il veut, sa liberté de commerce à vendre et à acheter comme il lui plaît. » Il le répétera à un autre niveau : « Tout homme est libre et ne peut perdre sa liberté. »

Simultanément, les *Carnets* portent l'empreinte d'une lecture assidue de Platon. Entre Paris et Montignac, Joubert conjugue donc lectures savantes, réflexion politique et philosophique, et activité judiciaire. En effet, il agit au sein même de la « Cité » en étant successivement élu juge de Paix le 28 novembre 1790, puis président du tribunal de conciliation de Montignac en 1792. De 1786 à 1793, il a commencé la rédaction de son « journal », s'est attaché à diverses ébauches d'essais³ et à quelques articles, puis a occupé une fonction officielle. En cette année 1793 il se marie,

1. Voir André Beaunier, *Joseph Joubert et la révolution*, éd. cit., p. 30-49. Cet « essai » figure dans *Essais*, éd. cit.

2. Rémy Tessonneau, *Joubert éducateur*, éd. cit., p. 44-45.

3. Voir à ce propos les ouvrages déjà mentionnés de Pailhès, Beaunier, Tessonneau et Alcer.

certes, mais il est surtout confronté à des événements qui le conduiront progressivement à se détourner de la philosophie des Lumières comme du mouvement révolutionnaire, et à orienter sa réflexion dans le sens des « idées reçues », idées qu'il passera au tamis d'un platonisme chrétien très personnel. Aux années d'éveil succédait soudain, avec réalisme et violence, la sanction de l'Histoire. Comme nombre de ses contemporains, Joubert devait vivre douloureusement ce divorce entre l'idéal philosophique du progrès et de la liberté, et la fureur incontrôlable des faits. Son libéralisme allait ainsi « réagir » — au sens chimique du terme —, devant le déferlement chaotique et sanglant de la Terreur. Face à l'épanchement désordonné des passions, c'est tout naturellement que Joubert devait choisir le repliement sur soi, et accorder toute son énergie intellectuelle à l'écriture diarique. Ce mouvement de reflux, les *Carnets* en sont les dépositaires sensibles. Ils confessent ce brusque détournement de la vie vers l'œuvre, de la conscience vers l'introspection et la contemplation. De l'écoulement des heures naîtrait alors le rayonnement original d'une lumière intime. En marge de tout militantisme, y compris celui de la contre-révolution, Joubert se tournerait désormais du côté d'un usage « privé » et « domestique », selon les mots de Montaigne, de la Littérature. La sienne devait s'élaborer au confluent des trois faits distinctifs qui, selon Paul Bénichou, ont déterminé l'ordre intellectuel de cette période ambiguë : « l'avènement de la foi philosophique au siècle des Lumières, puis les créations littéraires de la contre-révolution, enfin l'explosion du romantisme¹. » Cependant, loin de souscrire aux desseins exclusifs de l'un ou l'autre, la pensée de Joubert se porterait au seuil d'une sorte d'innocence mélancolique, de ce que le même Bénichou a justement qualifié de « désenchantement subtil et ferme². » De fait, les *Carnets* présentent plus d'une équivoque si on tente de leur imposer le sens univoque de telle ou telle lecture, et nombre d'écueils surgissent pour qui essaie de dégager de la pensée de Joubert un quelconque *système*. Or, il est vrai que l'écrivain, dans son souci de restaurer la présence de la vérité révélée au cœur de l'homme, d'opérer un retour vers une direction morale dont l'homme de Lettres, plus précisément, serait le guide spirituel, s'est à la fois rapproché d'une forme de théosophie³, comme du

1. Paul Bénichou, *Le Sacre de l'écrivain*, P., José Corti, 1985, p. 21.

2. Id., *ibid.*, p. 115.

3. On se reportera au très succinct développement d'Auguste Viatte, *Les Sources occultes du romantisme*, P., Champion, 1928. Réédition en 1979, tome II, p. 23-24 : « Il y a bien du quietisme dans cette abnégation ; et d'ailleurs elle n'exclut pas que l'on demeure fidèle aux doctrines martinistes légèrement atténuées. De vrais philosophes, à cette époque, en tirent profit, sans toujours les nommer : on en a retrouvé les traces chez Maine de Biran ou Victor Cousin. Leurs dernières ondulations animent l'œuvre de Joubert : il y avait des analogies certaines entre son platonisme et celui des

dispositif que contribueront à mettre en place Bonald, Joseph de Maistre et autres tenants du parti anti-philosophique. Cependant, cette quête de nature théosophique, qui se résout dans l'expression de plus en plus prégnante d'une mystique de la lumière, contraste avec l'adhésion aveugle aux principes théocratiques ou aux pamphlets de l'idéologie contre-révolutionnaire. Joubert ne manque pas de fustiger aussi bien Voltaire et Rousseau que La Harpe ou Rivarol. Son scepticisme agit ainsi à la manière d'un garde-fou contre la contagion des illusions que ne manquerait pas d'engendrer la séduction de l'« opinion », quelle qu'elle soit. Aussi, il convient d'adopter cette position de retrait qui, sans être tout à fait celle de la sagesse, sera celle de la prudence : « Il vaut mieux remuer une question, sans la décider, que la décider sans la remuer. » Le sentiment spirituel qui anime les *Carnets* est ainsi fait d'emprunts que la méditation solitaire et le travail de l'écriture diarique visent à intérioriser dans une poétique, et non selon une propédeutique. Le lecteur attentif décèlera dans cet épanchement les traces d'une religiosité défiante à l'égard des dogmes, et rétive à toute forme d'œcuménisme prophétique. En ce sens, Joubert souscrit simultanément à ce christianisme selon l'esprit qui emprunte à un certain illuminisme, mais aussi à ce spiritualisme « franciscain » qui est religion du cœur et sagesse suprême : piété. Au demeurant, il ne cède pas plus à la tentation de l'« Église intérieure », et défend les vertus du christianisme, n'hésitant pas, pour ce faire, à recourir à l'autorité du Grand Siècle, à Pascal ou à Bossuet, ou encore à privilégier le faire sur le croire : « Religions. S'il n'est pas nécessaire de croire tout ce qu'elles enseignent, il serait beau du moins de faire ce qu'elles prescrivent », ou bien : « Penser à Dieu est une action. »

Aussi, la religion de Joubert ne manque pas de paradoxes. À nouveau, elle échappe à toute systématisation réductrice, et doit être entendue du point de vue de l'intuition et du sentiment, dans cet espace dont Georges Poulet a pu dire qu'il était le « *sensorium*

mystiques. Lorsqu'il nomme " les agents intermédiaires ", qui " sont les anges ", et par l'intermédiaire desquels Dieu gouverne le monde; lorsqu'il mentionne les " régions intellectuelles ", et " les esprits, qui en sont les habitants ", il nous semble bien ouïr un écho lointain du vocabulaire et de la pensée martinistes. Mais, pour lui, " la religion n'est ni une théologie ni une théosophie, elle est plus que tout cela : c'est une discipline "; voilà le grand mot, qui marque la frontière au-delà de laquelle il serait vain de chercher l'empire des puissances occultes. » Précisons que Viatte ne disposait pas de l'édition complète des *Carnets* établie par Beaunier en 1938, et que son jugement repose donc sur la lecture d'un texte parcellaire et incomplet. Non seulement Joubert cite Saint-Martin, mais plusieurs de ses pensées recourent certains points de vue propres à la théosophie et à l'illuminisme en général. Je me permets de renvoyer à mon étude « Joseph Joubert homme de désir », art. cit., et à mon article « Littérature et ésotérisme aux xviii^e, xix^e et xx^e siècles », in *Encyclopédie des ésotérismes*, P., P.U.F. (à paraître).

JOSEPH JOUBERT

Carnets

★

Rédigées entre 1774 et 1824, les « Pensées » de Joseph Joubert (1754-1824) ne feront l'objet d'une publication qu'en 1838, grâce aux soins de Chateaubriand. Cette édition très partielle sera suivie tout au long du XIX^e siècle par des parutions sans cesse enrichies, jusqu'à ce qu'André Beaunier, en 1938, offre au public ces deux tomes *ne varietur* des *Carnets*. L'œuvre de Joubert accompagne l'entre-deux-siècles, tel un invisible fil d'Ariane. Elle en reflète les ombres comme le rayonnement, et ce n'est sans doute pas un hasard si sa poésie, oscillant entre les pleins et les déliés de la mémoire, et portée sans cesse au seuil de l'essai à travers l'étoffe légère du fragment, nous livre une peinture en clair-obscur de l'époque. Mais cette peinture laisse entrevoir le méandre d'une pensée qui, peu à peu, reconquiert son droit à l'introspection et à la réclusion. Les « gouttes de lumière » qu'égrène Joubert sont autant de sphères minuscules dans lesquelles la littérature, la musique ou la peinture réfléchissent une méditation de tous les instants. Attentif aux secrets du cœur et de l'âme des hommes, il parvint à saisir un peu de cette éternité qui gît dans les mots et que toute littérature a pour vocation d'exhumer. De cette éphémérité est né l'*ouvrage* de celui qui écrivait : « Tourmenté par la maudite ambition de mettre toujours tout un livre dans une page, toute page dans une phrase et cette phrase dans un mot. C'est moi. » Il convient aujourd'hui de le redécouvrir comme on se prend à lire une page de Montaigne, avec cette savante mélancolie qui sauve du malheur et de l'oubli.

Jean-Paul Corsetti



9 782070 732364



94-VIII A 73236

ISBN 2-07-073236-3

175 FF tc.